

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Sexus inutilis?

Isabelle Boisclair

Numéro 313, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83391ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisclair, I. (2016). Sexus inutilis? *Liberté*, (313), 44–47.

Tous droits réservés © Isabelle Boisclair, 2016

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Sexus inutilis



La parité est une façon pragmatique d'établir
une égalité entre les hommes et les femmes.

Au-delà de cette opposition binaire existe
cependant une multiplicité d'identités qui ne se
résumant pas à un supposé combat des sexes.

À quoi aspirer
au-delà de la parité ?

par Isabelle Boisclair

J L FUT un temps où tout était si simple. Il y avait des hommes, il y avait des femmes. Des identités fondées sur un programme invitant les mâles à incorporer le masculin – appelons ainsi tout l’attirail corrélié à la virilité et / ou à l’autorité – et à investir les territoires idoines pour devenir des hommes, et les femelles à performer le féminin et à occuper le territoire de la féminité, corréliée à la douceur et à la subordination – et à s’y tenir! – pour devenir des femmes. Mais voilà que, progressivement, du trouble s’est introduit dans le système d’assignation. Il en est qui ne se reconnaissent pas dans ces modèles, refusent d’endosser ces rôles normatifs et prennent leurs distances, assouplissant ce faisant les normes. Il en est d’autres qui adoptent carrément les comportements attribuables à l’autre sexe : des femelles qui investissent des territoires masculins et deviennent des hommes, des mâles qui s’identifient au féminin et deviennent des femmes. Ceux-là (oui, la langue s’enfarge dans le genre) constituent l’ultime preuve, s’il en fallait, que rien de tout cela n’est *naturel* : le féminin – et son avatar qu’est la féminité – ne vient pas naturellement aux femelles, pas plus que le masculin n’est inhérent aux mâles.

Parallèlement, on réclame une plus juste représentativité des identités sexuelles, non seulement en politique mais également en culture, dans le monde des affaires, bref, partout dans la vie publique. En fait, ce qui est revendiqué, c’est une plus grande diversité dans les représentations : le monde n’est pas que blanc, masculin, cisgenre et hétéro. Cette notion de représentation est intéressante en ce qu’elle convoque à la fois la dimension politique – fondée sur ce principe même – et la dimension symbolique – dans la mesure où c’est là la fonction première des objets culturels. Mais l’enjeu n’est pas seulement de se voir représenté-e ; il concerne aussi le pouvoir de représentation, qui implique que chacun-e se voie reconnaître la légitimité de représenter

un groupe, une communauté, voire l’humanité, que ce soit au Parlement ou sur les scènes, les écrans, petits et grands. Chose certaine, le manque de diversité, tant dans les instances politiques et institutionnelles que dans les objets culturels, tranche radicalement avec la diversité grandissante que l’on observe autour de nous. Du binôme H-F résumant l’état civil, nous sommes passés à un acronyme qui n’a de cesse d’étirer l’alphabet pour rappeler l’existence des exclu-es : LGBTQIA (pour lesbiennes, gais, bisexuel·les, trans*, intersexuel·les, queer, asexuel·les). Phénomène également visible dans la récente introduction, dans certains pays, d’un « troisième sexe », permettant de cocher ailleurs que là où on est homme ou femme, ou encore dans le déploiement des possibles identitaires désormais offerts par Facebook. Partout dans le monde, des initiatives vont en ce sens : ici on en appelle à l’effacement de la mention de sexe sur le passeport ; là, à supprimer les icônes identifiant les salles de toilette. Autant de signes que la bicatégorisation ne parvient plus à dire le monde.

D’aucun·es crient à l’hérésie : tout cela reposerait sur un obscur programme idéologique visant à... ? On ne sait pas trop. Pourtant, cette « hérésie » ne repose pas sur du vide : en 1993, la biologiste Anne Fausto-Sterling lançait un pavé dans la mare scientifique en avançant qu’il y avait cinq sexes, sapant l’assise des certitudes naturalistes ayant servi à échafauder l’édifice du genre. Quelques années plus tard, elle reformule : « [i]l est plus juste de représenter le sexe et le genre par des points répartis dans un espace multidimensionnel », disqualifiant ainsi le binarisme une fois pour toutes. Et si l’on considère que c’est à l’interface du sexe et du genre que s’expriment les identités sexuelles, on le voit : aujourd’hui, il y a toujours des hommes et des femmes, mais parmi elleux, certain·es sont cisgenre, c’est-à-dire performant un genre en phase avec le sexe assigné à la naissance, d’autres sont transgenre, c’est-à-dire auto-assigné·es, d’autres encore sont des personnes intersexuées, et il en est d’autres enfin qui se montrent récalcitrants devant ces assignations, se réclamant d’une identité fluide. Mais comme le faisait remarquer Judith Butler, l’orientation sexuelle, dernier

maillon de l'axe sexe / genre / désir, participe également – du moins pour certain-es – de l'identité : ainsi il y a des hétéros, des gais, des lesbiennes, des bisexuel·les, des pansexuel·les.

En matière de sexe et de genre, les modèles conceptuels sont le fruit d'une science dite « naturelle », dont la prétention à l'objectivation a jusqu'ici nié la diversité des sujets – tout autant que leur résistance à s'y conformer. Et même si le modèle identitaire binaire se voit contredit devant l'expression de la diversité, on

continue à le proclamer comme Vérité alors qu'en cette matière, il y a autant de vérités que d'individus. Ce n'est pas une question de relativisme, mais bien de perspectivisme : là où dominait un point de vue universel, fondé sur la seule perspective de l'homme blanc hétéro ayant tout loisir de penser le monde, de le dire à sa mesure et de le représenter par sa seule figure, une diversité de points de vue exige aujourd'hui recon-

naissance et légitimation de leur expérience autant que de leur existence.

La biopolitique n'est pas anodine : trop de femmes, de gais, de lesbiennes et de personnes transsexuelles ou transgenres sont violenté·es et assassiné·es, quand il·les ne sont pas mené·es au suicide. Le système de genre instaure des rapports de domination et autorise pour ainsi dire les pires violences envers ceux qu'il fabrique lui-même comme dominé·es. Aujourd'hui, deux réponses sont appelées pour y mettre fin : la parité et la diversité. D'une part, des féministes réclament la parité dans le but d'atteindre la mixité; d'autre part, les identités sexuelles (et de genre) se multiplient et revendiquent une juste représentation. Or, cette multiplication rend caduques les identifications binaires; elle semble donc entrer en contradiction avec la parité. Mais ces réponses s'opposent-elles vraiment? Peut-être pas, si l'on envisage que la première soit une étape vers la seconde. Où nous mène la reconnaissance du deux, puis celle du multiple? Entre atomisation et dissolution, quel est l'avenir de l'identité sexuelle?

Fictions du sexe

DEUX ROMANS récents invitent à imaginer cet avenir. Il s'agit de deux utopies, l'une portant sur la parité, l'autre, sur l'effacement de l'identité sexuelle. Dans *Du sexe* de Boris Le Roy (Actes Sud, 2014), un parti politique propose une « république binominale », qui pousse à l'extrême la notion de parité. Le projet de société du « Mouvement pour une démocratie paritaire » prévoit l'installation d'un homme et d'une femme non seulement aux postes de pouvoir mais à tous les postes : « toutes les fonctions de la cité seront assurées par un homme et une femme ». Dans *Sexus*

Nullus, de Thierry Hoquet (iXe, 2015), c'est l'éradication de la marque du masculin et du féminin qui fonde le programme électoral : « dorénavant, le sexe des enfants ne sera pas enregistré par l'état civil à leur naissance. Tous les enfants seront élevés sans distinction de sexe ». De ces deux ouvrages, le plus révolutionnaire est certainement *Sexus nullus*. Non seulement par ses propositions, mais également par sa forme : alternant fragments narratifs, manifestes, articles de journaux, discours politiques, etc., il touche une grande diversité de thèmes, tandis que *Du sexe* installe, au centre de son intrigue plutôt classique non épargnée par les clichés, un couple hétérosexuel – j'allais écrire « tout bête »; en tout cas, stéréotypé –, notamment composé de « la fille du président »... où l'on voit que la parité ne nous sauve pas du patriarcat puisque l'identité de la femme est déterminée par un homme, en l'occurrence le père. D'ailleurs, la motivation même du projet paritaire du roman est hétéronome : « L'idée est d'éradiquer le chômage dans la vie publique. »

Entre la parité totale et la désidentification que nous proposent ces deux romans, quelle idée est la plus porteuse? L'atteinte d'une parité hommes-femmes dans le plus grand nombre de sphères possibles (c.-à-d. partout), ou l'effacement du marquage, jugé caduc à l'heure de la multiplication des identités sexuelles? Doit-on voir dans cette dernière proposition une perte pour les femmes, qui n'ont pas encore atteint, après des décennies de lutte, la simple reconnaissance paritaire? Ou doit-on plutôt voir, dans l'effacement de l'identité sexuelle – laquelle a jusqu'ici surtout servi à maintenir les unes dans des conditions opprimées et restrictives tout en assurant le pouvoir des autres –, une occasion de dépasser tous les binarismes et, partant, d'instaurer une plus grande équité? Et si, au fond, ces fictions ne faisaient qu'écraser la nôtre, celle dans laquelle nous vivons? Si ce sont là deux utopies, alors on pourrait considérer que nous vivons en pleine dystopie : une société créée à partir d'un imaginaire primitif des catégories identitaires et assignant des rôles, des places et des statuts à chacun·e selon l'anecdote de leur spécificité reproductive. Une organisation sociale fondée sur un mythe élaboré en des temps lointains, alors qu'on ne connaissait rien de la reproduction, de la parturition, du cycle ovarien, des gènes, des gamètes, encore moins du travail d'incorporation des normes au cours de la socialisation : c'est bien cela qui régit nos existences encore aujourd'hui. Et toute ségrégation n'est-elle pas dystopique?

En tous cas, on peut trouver dans ces fictions des pistes pour sortir du piège des représentations. Piège en effet, qu'on en juge : si, dans une publicité donnée, on « utilise » une femme – on engage une comédienne – pour nettoyer un comptoir, les féministes crieront – avec raison – au stéréotype. Si on « utilise » un homme pour la même publicité, nombreuses encore seront celles qui trouveront – avec raison – que c'est un peu fort de café : *Eh, qui est-ce qui, dans la vraie vie, se*

BORIS LE ROY
Du sexe

Actes sud, 2014, 238 p.

THIERRY HOCQUET
Sexus Nullus
iXe, 2015, 176 p.

tape la majorité des tâches ? Elles discuteront aussi – avec raison – du vocabulaire qui tout à coup fera son apparition dans la publicité, relevant d'un lexique de la puissance, de l'efficacité, là où auparavant tout n'était que stricte propreté – *bonheur total*^{MD}. Si l'homme est plutôt figuré comme un incompetent du torchon, ce seront alors des hommes qui protesteront – avec raison. Il faut en prendre acte : le binarisme mène à une impasse. Certes, cet exemple est anodin, mais il pose néanmoins la question de savoir qui est légitime pour représenter l'humanité. Jusqu'ici, seuls les hommes ont prétendu à cette potentialité hors du commun de figurer l'universel. On en a vu plusieurs, récemment, rechigner parce que, dans une publicité de Santé Canada, la figuration d'une personne souffrant d'asthme était – ô sacrilège – assumée par une femme, non blanche, voilée qui plus est (« vous n'y pensez pas?! »). Eh. N'est-ce pas là une humaine? Et chaque personne humaine ne suffit-elle pas à représenter l'humanité? « Je suis humain et rien de ce qui est humain ne m'est étranger », disait TERENCE.

Entre *parité* et *diversité*

LA PARITÉ est certainement un « changement nécessaire », comme le soutient Pascale Navarro. Mais au-delà, il faut rappeler que le sexe / genre n'est pas un alignement parfait. Et instaurer la parité, ce n'est pas tout à fait reconnaître la diversité : c'est davantage rattraper un retard historique, réparer un déséquilibre en matière de représentation. Cette utopie de la parité, on la souhaite vivement lorsque, par exemple, sur la page Facebook de *Décider entre hommes* ou du Tumblr *AllMalePanels*, on constate la persistance des confréries. Mais elle ne garantit en rien la fin d'un traitement inéquitable justifié par le sexe. Aussi, entre *Du Sexe* et *Sexus nullus*, c'est bien la dernière proposition qui semble la plus sexy, la plus réellement équitable sur le plan des représentations, encore que sans garde-fou, elle ne protège pas du retour éventuel du boy's club que les réflexes historiques traditionnels risquent de ramener – car, comme le dit le Collectif des féministes en droit de McGill, « *gender blindness is not gender equality* ».

Effacer l'identité sexuelle, donc. On entend déjà les murmures de la panique; le genre est un fétiche auquel nous tenons beaucoup. Fétiche, oui, car les identités d'hommes et de femmes requièrent certes une performance, mais elles reposent surtout sur une croyance. « Il semble que les *croyances* relatives au genre, à la masculinité, à la féminité et à la sexualité soient en étroite interaction avec le comportement de genre effectif », nous dit Goffman (*L'Arrangement des sexes*, La Dispute, 2002). Une croyance... C'est donc dire que le genre, c'est comme le péché : dès lors qu'on cesse d'y croire, il n'existe plus. Cela dit, que les plus craintif-ves se rassurent : le genre tombé en désuétude n'empêchera aucune femelle de jouer à la fille, aucun

mâle de jouer au garçon – et aucun corps ne se verra transformé. Voire, le masculin et le féminin demeureront certainement des repères; ce sont les cartes du jeu de rôle qui ne seront plus distribuées selon les mêmes règles – à chacun-e de choisir les siennes. Ce n'est pas non plus la fin de l'homme blanc, plutôt la fin du caractère transcendantal de son signe.

Ainsi vue, la parité est une étape à franchir. Alors, hâtons-nous – *c'est pour hier!* –, et envisageons déjà son dépassement. Car, pour que les instances politiques autant que les productions culturelles soient (enfin)

Le genre tombé en désuétude
n'empêchera aucune femelle
de jouer à la fille, aucun mâle
de jouer au garçon. Ce sont
les cartes du jeu de rôle qui ne
seront plus distribuées selon
les mêmes règles – à chacun-e
de choisir les siennes.

représentatives, la diversité est la seule réponse. La « différencedessexes », comme l'écrivait la psychanalyste Sabine Prokhoris – l'une des rares à se montrer critique envers « l'ordre sexuel » (*Le sexe prescrit*, Aubier, 2000) –, est un dispositif qui a été jugé utile jusqu'ici pour nommer le monde et l'organiser. Force est d'admettre qu'il est désormais désuet pour dire le monde qui est le nôtre. Dès lors, la question que nous devons nous poser est : quelle utopie voulons-nous pour demain? Pour l'heure, répétons-le, nous vivons en pleine dystopie. La population est divisée en deux castes. Un groupe en subordonne un autre. Il est temps de mettre à jour l'agenda de notre devenir commun. On peut déjà se mettre à inventer « des fictions permettant de fabriquer la liberté », comme le dit le philosophe espagnol Paul B. Preciado. Soyons cela, les uns pour les autres : émancipateurs et émancipatrices. **L**

♦ **Isabelle Boisclair** est professeure à l'Université de Sherbrooke. Ses recherches portent sur les représentations de l'identité de sexe / genre et de la sexualité dans les textes littéraires contemporains. Elle a récemment publié, en collaboration avec Lucie Joubert et Lori Saint-Martin, *Mines de rien. Chroniques insolentes* (Éditions du remue-ménage, 2015).